

**À l'occasion de la publication du livre**  
***Geerewol. Musique, danse et lien social chez les Peuls nomades wodaabe du Niger***  
**(Société d'ethnologie, 2015)**  
**Interview de Sandrine Loncke sur**  
***la situation des Peuls nomades wodaabe du Niger***



**6 : Les Wodaabe sont mondialement connus pour leurs cérémonies d'hivernage et pour la danse geerewol qui y a cours, que vous avez longuement étudiées et filmées : quel est le rôle social de ces cérémonies ?**

Il n'est pas exagéré de dire que ces cérémonies constituent un véritable « fait social total », pour reprendre l'expression de Marcel Mauss : leur rôle est tout à la fois identitaire, politique, matrimonial, initiatique, religieux, esthétique.

D'un point de vue plus interne, elles sont aussi et surtout le lieu d'une "expérience totale" — émotionnelle, kinesthésique, spirituelle, relationnelle... —, une expérience dont la force et la singularité est d'être entièrement vouée à la création d'une esthétique collective. Sans doute est-ce ce qui nous fascine tellement dans ces cérémonies : on se trouve soudain face à toute une société qui déploie une énergie fabuleuse pour se rassembler de façon rituelle autour d'un processus créatif commun.

Peu à peu, on découvre que c'est dans le partage de cette expérience artistique collective que les Wodaabe redéfinissent chaque année les contours de leur organisation socio-politique, et qu'ils tissent, de façon aussi bien inter-collective qu'inter-individuelle, le « lien » qui les unit : ce *lien* entre nomades, que les Wodaabe désignent métaphoriquement par la *corde de bât (gashshungol)* avec laquelle ils attachent leurs bagages pour se déplacer. C'est d'ailleurs cette idée que j'ai voulu mettre en avant dans le sous-titre de mon livre : « Musique, danse *et lien social* chez les Peuls Wodaabe ».

Dans le cas des jeunes gens, qui sont les principaux acteurs de la performance, on peut même parler d'une véritable inscription de l'identité collective dans le corps des individus. La performance artistique est vécue comme une forme d'incorporation — ou « *embodiment* » en anglais — qui fait office de rite de marquage culturel. Il faut dire qu'aux yeux des Wodaabe, le chant et la danse fonctionnent comme des marqueurs identitaires, au point qu'ils qualifient leurs chants, littéralement, de « chants de marque » (*jeldugol*). J'ai d'ailleurs filé cette métaphore dans le livre, en intitulant respectivement ses trois parties : 1 – *Chants de marque* / 2 – *Marques nomades* / 3 – *Marquer les corps et les cœurs*.

S'il fallait résumer en quelques mots l'enjeu des rassemblements cérémoniels de *daddo ngaanyka* — c'est la véritable appellation que leur donnent les Wodaabe —, je dirais donc que c'est dans cet espace-temps de sept jours et sept nuits exclusivement dédié au chant et à la danse que se modèle et se reconstruit, d'une année sur l'autre, l'ensemble du tissu social, et que la jeune génération fait l'apprentissage du *mbodaangaaku*, ou « l'art et la manière d'être Wodaabe ». Le reste de l'année, Les Wodaabe vivent totalement dispersés, repliés sur leur campement, leur famille et leur troupeau. Pour beaucoup d'entre eux, il est d'ailleurs très clair que si les cérémonies de *daddo* venaient à disparaître, ce serait purement et simplement la fin des Wodaabe en tant qu'entité culturelle.